

LES ENQUETES DE JAMES MARTEL

Le manuscrit du roi maudit



RAPHAELE PECOUT

Raphaële Pecout

Le Manuscrit du roi maudit

© Raphaële Pecout, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7350-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À tous ceux qui m'ont soutenue tout au long de mon projet d'écriture, qui m'ont relue et conseillée. Un grand merci !

CHAPITRE 1

— Répondez !

La voix était autoritaire mais calme, ou du moins c'est ce qu'il semblait à Owen Stanford. Tout était flou à présent. Il n'arrivait plus à se concentrer. Sa tête dodelinait, hors de contrôle, et il ne sentait presque plus le reste de son corps. Il tenta une fois de plus de bouger ses membres. Sans succès.

— Où est-il ? Répondez !

Malgré son état, quelque chose retenait Stanford de parler. La drogue avait beau avoir quasiment annihilé sa volonté, il parvenait encore à en combattre les derniers effets en se répétant une sorte de mantra : tais-toi, tais-toi... Mais c'était de plus en plus dur. Tout n'était que confusion. Les traits de son tortionnaire étaient flous, sa voix d'outre-tombe. Le député ne pouvait plus focaliser sa vision sur quoi que ce soit dans cette pièce pourtant si familière. Son cerveau se dérobaient dès qu'il avait l'impression de reprendre un peu de contrôle, et sa lutte intérieure lui demandait un effort surhumain. Il s'entendit croasser une phrase sans avoir la moindre idée de la raison pour laquelle il la prononçait.

— Nous l'avons tué.

— Je me fous de qui vous avez tué, Stanford. Où est-il ?

— Il était trop près...

Sa bouche était tellement sèche qu'il avait l'impression de mâcher du papier de verre. Tout à coup, une fulgurante douleur lui déchira la joue. L'homme lui avait probablement décoché un magistral coup de poing. Du sang coulait dans sa bouche. C'était presque agréable tant il avait soif !

— Vous savez ce que je veux, et vous savez où il se trouve. Parlez !

Bien que devenue à peine audible, la voix n'avait plus rien de calme. Par un effet particulièrement pervers des stupéfiants utilisés, Stanford se confessait mais ce n'était pas le type de confession que son tortionnaire était venu chercher.

— L'accident...

Ce fut son dernier mot. Un déchaînement de coups s'abattit sur son visage, mais il s'en rendit à peine compte. La drogue finissait de se diffuser dans son organisme, et ses sensations étaient devenues quasi inexistantes. Une chance pour le célèbre député Owen Stanford, car il aurait souffert le martyr s'il avait été en pleine possession de ses moyens.

Il ne sentit pas qu'on lui enlevait les serflex qui le maintenaient assis sur son

fauteuil de bureau, ni qu'on l'allongeait sur le magnifique tapis Ghoum qu'il aimait tant, ni qu'on lui appliquait sur le visage un des coussins du canapé. De toute façon, son cerveau était déjà loin quand son cœur cessa de battre.

En revanche, il aurait assurément trouvé un sens au cérémonial auquel se livra son meurtrier avant de quitter la maison.

CHAPITRE 2

James Martel ouvrit la porte de sa maison des mews¹ de Notting Hill en essuyant la sueur qui lui coulait dans le cou avec son sweat-shirt. Il s'assit dans le hall afin de se débarrasser de ses chaussures de sport, et monta jusqu'à la salle de bain, au premier étage, en enlevant son T-shirt trempé.

La douche lui fit un bien immense, délassant ses muscles fatigués après son heure de jogging dans Hyde Park. Le sport était essentiel à son équilibre, tant mental que physique. D'autant que les années passant, et les trente-cinq ans pointant leur nez, son corps assimilait de moins en moins bien les excès tant de nourriture que d'alcool. Mais avant tout, le sport chassait les idées noires, et ça avait été sa planche de salut lorsque, cinq ans plus tôt, il avait démissionné de la Met² avant de devenir enquêteur privé.

Lorsqu'il estima avoir suffisamment laissé couler l'eau sur son dos, il sortit et se sécha rapidement. Il était en train d'enfiler un caleçon lorsque la sonnerie de son téléphone portable se fit entendre dans le salon. Qu'est-ce qu'il y a encore ? pensa-t-il. Il est plus de vingt-deux heures ! Il dévala les escaliers pour décrocher.

— Allô ?

— James, c'est Simon.

Simon Oscroft était son meilleur ami depuis l'école primaire. Ses cheveux roux et son teint de porcelaine piqué de taches de rousseur ne laissaient aucun doute sur sa nationalité. Hyperactif surdoué, il avait appris à gérer ses handicaps comportementaux et les avaient transformés en atout. Consultant en sécurité informatique et en big data, il quittait rarement son appartement. Il passait le plus clair de sa vie dans le cyber espace, où il avait plus d'« amis » que dans le monde réel. Mais bien que vivant dans un fuseau horaire qui n'appartenait qu'à lui, il n'était pas du genre à appeler à n'importe quelle heure pour rien.

— J'étais sous de la douche. Qu'est-ce que tu veux ?

— Allume ta télé.

— Tu te fous de moi ?

— Je te dis d'allumer ta télé sur News at ten.

— Ok, ok. Mais enfin, dis-moi ce qui se passe !

— Il faut que tu voies.

James obéit et zappa sur la BBC. Un journaliste était en duplex depuis une rue chic de Londres.

« Tout ce que nous savons pour l'instant est que le député Stanford a été retrouvé mort ce soir dans sa maison de Mayfair. Rien n'indique pour l'instant qu'il s'agisse d'autre chose que d'une mort naturelle, mais les services de police sont encore très présents sur les lieux... »

James n'écoutait plus.

— Simon, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Quand les journalistes ont-ils commencé à en parler ?

— Je n'en sais rien. J'avais la télé allumée en fond sonore pendant que je bossais quand j'ai entendu son nom. Ça fait dix bonnes minutes qu'ils sont dessus, en meublant avec les faits marquants de sa carrière. Tu te rends compte, le père de Benedict est mort !

— Il est à New-York cette semaine. J'espère qu'il est au courant.

— Je suppose que sa mère ou les flics l'ont appelé. Tu vas essayer de le joindre ?

— Pas ce soir. Le connaissant, s'il a été prévenu, il a sauté dans le premier avion. En tout cas, si j'en crois ce que je vois, la police ne laisse rien au hasard. Ça fait beaucoup de monde pour une éventuelle crise cardiaque.

— Tu ne peux pas appeler quelqu'un à la Met ?

— Je pourrais, mais ils ont sûrement d'autres chats à fouetter dans l'immédiat. Ecoute, on laisse tomber pour l'instant. J'appellerai George demain matin, et on en saura plus à ce moment-là.

George Castleton était un ami et ancien collègue, qui avait été une sorte de mentor quand il avait commencé dans la police.

— Tu as raison, reconnu Simon. Désolé, je me suis un peu affolé, mais ce n'est pas tous les jours que les infos annoncent la mort de quelqu'un qu'on connaît.

— Je sais, et c'est probablement la pire façon d'être mis au courant. Je t'appelle dès que j'en sais plus. Je suppose que tu vas pister le Net toute la nuit ?

— J'apprendrai forcément quelque chose à un moment donné. Je vais lancer des algorithmes de recherche, et je verrai ce qu'il en sortira.

— Détends-toi, il a sûrement fait un AVC ou un truc du genre. On se rappelle quand on sera fixés.

— Ça marche, mec. Mais je n'en reviens toujours pas. À demain alors.

— Ok.

James avait besoin d'un verre. Ironie du sort, le richissime député Owen Stanford, était un habitué des journaux télévisés, et sa mort allait encore alimenter les médias. Très conservateur, il avait souvent été attaqué par ses opposants, et parfois même par ses propres amis Tories³, pour la rigidité de ses positions, en particulier sur les étrangers et sur l'Europe. Qu'est-ce qui avait bien pu lui arriver ?

Après s'être servi un whisky, James se tourna à nouveau vers sa télévision. Les invités du journal télévisé faisaient tour à tour le panégyrique de Stanford, et se lançaient dans toutes les spéculations possibles quant à son décès inopiné. James coupa le son, laissant les images défiler au cas où le reporter en duplex reprendrait l'antenne.

Il s'affala sur le canapé, laissant ses pensées dériver vers sa rencontre avec les Stanford. Il avait fait la connaissance de Benedict lorsque celui-ci était brièvement sorti avec une des colocataires de James durant leurs études. Bien que fréquentant des universités et des milieux différents (Leicester University pour James, Oxford pour Benedict), les deux jeunes gens avaient sympathisé, et avaient continué à se voir régulièrement après que Benedict ait rompu avec la jeune fille. Etant tous deux originaires de Londres, ils se retrouvaient parfois pour faire la fête quand ils rentraient chez leurs parents le week-end. Au fil des ans, ils étaient devenus amis, mais James n'avait rencontré son père, Owen Stanford, que très récemment. Celui-ci ne fréquentait pas la classe moyenne dans sa sphère privée : elle n'était qu'un réservoir de voix pour les élections. Et il se fichait des amis de son fils comme d'une guigne, en particulier s'il s'agissait du rejeton d'un flic et d'une obscure prof de fac. En revanche, lorsque James avait connu son quart d'heure de célébrité, il s'était tout à coup intéressé à lui. Un an plus tôt, la fille de douze ans du multimillionnaire Robert Farlowe avait été kidnappée contre une rançon colossale. La police pataugeait, et au bout de deux jours, et bien que la rançon eût été versée, la fillette n'avait pas été rendue à ses parents. Contacté par Farlowe via Benedict, ami de la famille, James avait accepté de s'occuper l'affaire. Il avait retrouvé l'enfant laissée pour morte dans une vieille péniche sur la Tamise. Il avait également permis à la police de retrouver les auteurs du rapt, ainsi que la rançon. Stanford s'était alors souvenu que James était un ami de son fils, et lui avait organisé une réception officielle de remerciements devant un parterre de membres de la presse et de la télévision. Cette cérémonie n'avait bien entendu d'autre but que d'associer le député au héros médiatique du moment. James s'y était rendu de mauvaise grâce à la demande de Benedict.

Farlowe avait, quant à lui, récompensé James en lui remettant deux millions de livres (une affaire en comparaison des cinq millions de la rançon...), ce qui avait fort heureusement échappé aux médias, et à Stanford.

Grâce à cet argent, James avait acheté sa maison dans les mews (qu'il adorait !), et il voyait l'avenir sereinement, du moins pécuniairement. Il continuait pourtant à travailler, tout simplement parce qu'il ne pouvait pas s'en passer. C'était le seul point commun qu'il avait avec Owen Stanford : malgré sa fortune, le père de Benedict avait été lui aussi un bourreau de travail, sacrifiant jusqu'à sa famille.

James revint tout à coup à la réalité quand il prit conscience que son verre était vide. La télévision annonçant maintenant la météo du lendemain, elle en avait visiblement fini pour ce soir avec la mort du député. Il décida d'aller se coucher. De toute façon, il ne pouvait rien faire d'autre pour le moment.